



Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe tsigane

Patrick Williams

► **To cite this version:**

Patrick Williams. Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe tsigane. *Ethnies*, 1993, 15 (Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe tsigane, dir. Patrick Williams), pp.7-10. <halshs-00483632>

HAL Id: halshs-00483632

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00483632>

Submitted on 17 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe tsigane

Patrick Williams*

Nous ne voulons pas les voir : c'est ce qu'enseigne l'histoire des rapports entre les Tsiganes et les nations d'Europe. Qu'ils disparaissent hors de notre horizon : vers ces contrées ignorées qui sont supposées être les leurs ou vers celles, plus lointaines encore — là semble-t-il, est leur vraie place — du fantasme et de l'imaginaire! Pourtant c'est le regard européen qui invente les Tsiganes sur la scène de l'histoire. Au XV^e siècle, des récits de voyageurs occidentaux, pèlerins se rendant en Terre sainte, font mention de leur présence notamment dans le port prospère de Modon (aujourd'hui Methoni), escale entre Venise et Jaffa. Ils les identifient, note l'historien François de Vaux de Foletier, car « ils avaient rencontré des Tsiganes dans leur pays et reconnaissaient leurs frères de race¹ ». Il est plus que probable que des Tsiganes avaient pris pied en Europe orientale bien avant le XIV^e siècle, mais personne n'en parlait. Pour les voir, il faut savoir déjà qu'ils existent. Et dans les territoires partagés entre l'Orient et l'Occident, seul le regard occidental les repère. C'est d'ailleurs dans ces régions qu'ils reçoivent les noms qui aujourd'hui encore nous servent à les désigner. Et il est caractéristique que dès l'origine, leur nom est celui d'un autre. « Athinganoï » (qui donnera « Tsiganes », « Zigeuner », « Zingari »...) est un terme qui, en grec médiéval signifie « Intouchable » et désignait une secte manichéenne dont les adeptes évitaient tout contact avec ceux qui ne partageaient pas leurs croyances. De la région du Péloponnèse appelée à l'époque « Petite Egypte », leur viendra un second patronyme dont la fortune sera tout aussi grande : « Egyptiens », « Gypsies », « Gitanos », « Gitans »... Auparavant,

* Ethnologue, (CNRS), France, coresponsable éditorial de ce numéro d'*Ethnies*.

1. François de Vaux de Foletier, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Paris, 1970, Fayard.

2. Il faut tout de même attendre la fin du XVIII^e siècle pour que la thèse de l'origine indienne soit exposée presque en même temps par l'Anglais Bryant (1776) et l'Allemand Rüdiger (1777).

3. Comme celle du poète persan Firdousi, souvent citée, évoquant l'envoi en Perse de douze mille musiciens Luri de la vallée du Gange, pour distraire le roi.

pour le grand mouvement qui du sous-continent indien les amène aux portes de l'Europe, il n'y a que les conjonctures des linguistes² dont la reconstitution s'appuie à l'occasion sur telle chronique qui s'apparente à une légende³. Quant à la mémoire tsigane, elle est muette. On ne connaît pas, venant des Tsiganes, de récits qui garderaient souvenir de la patrie perdue et de la catastrophe qui peut-être inaugura la migration.

Les Tsiganes : une image produite par la rencontre d'un regard occidental et d'hommes et de femmes venus d'Orient? Et derrière cette image, les Rom, les Mânusú, les Sinti... resteraient ignorés? Les études d'ethnologie, ou la simple observation, montrent le reflet des populations qu'ils côtoient. Ressemblance et décalage. Aujourd'hui comme toujours (plus ou moins que toujours?), nous ne voulons pas voir les Tsiganes. Pas les voir misérables : mendiants devant le Dôme à Milan ou sous les arcades de la rue de Rivoli à Paris. Pas les voir prospères : millionnaires en Mercedes roulant dans les faubourgs des mêmes villes. Juxtaposant sans gêne les extrêmes que nous nous appliquons à séparer, les Tsiganes semblent assumer candidement les traits et valeurs de notre civilisation. Ne serait-ce pas alors l'exhibition de notre vérité sans fard que leur présence rend insupportable ?

Il s'est passé dans l'ex-Allemagne de l'Est, durant l'été 1990 (au moment où le projet d'un numéro d'*Ethnies* consacré aux Tsiganes s'est dessiné) des événements exemplaires — exemplaires de la relation sempiternelle entre les Tsiganes et les populations d'Europe, exemplaires pour le temps présent. Le pays n'avait pratiquement plus vu de Tsiganes depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et soudain, il en venait de partout. De l'Est arrivaient ceux qui fuyaient la misère et la tyrannie, cherchant le pain, la liberté..., de l'Ouest d'autres dans de somptueux équipages parfois (grosse cylindrée et caravane haut-de-gamme) qui vendaient tout ce qu'elle voulait (des habits, du linge, des bijoux, des tapis, de la vaisselle, des pièces de rechange pour l'industrie...) à une population en pénurie depuis des lustres et sur qui venait tout juste de tomber l'aubaine d'une équivalence de sa monnaie avec celle du pays frère, le plus riche du continent. Depuis qu'ils existent, les Tsiganes sont le jouet de l'histoire des non-Tsiganes; ils n'ont aucun pouvoir sur des événements qui souvent bouleversent leur vie. Mais ils ont appris à jouer des failles de cette histoire, à saisir sans délai les chances qu'elle leur offre. Aussi leur capacité d'autonomie et de perpétuation (après tout, cela fait plus de cinq siècles qu'ils sont parmi nous et nous ne les avons pas réduits) est-elle ressentie

comme une sorte de trahison, et les souffrances qu'ils endurent lors de péripéties historiques dans lesquelles ils ne sont pas partie prenante n'entraînent aucune solidarité (qui se préoccupe du sort des Tsiganes dans les combats qui ravagent aujourd'hui l'ancienne Yougoslavie?). Boucs émissaires? Qui a jamais choisi une telle vocation? En D.D.R., les bonnes affaires n'ont pas duré longtemps (et peut-être valait-il mieux ne pas s'attarder; ici et là des bandes présentées comme des « skinheads » s'en vinrent menacer les habitants des caravanes) et les médias nous ont fait savoir que l'Etat allemand réunifié a vite signé l'expulsion de ceux qui n'étaient pas à ses yeux des réfugiés acceptables⁴.

Pour se distinguer entre eux, les Tsiganes font souvent référence à la région où leur famille a le plus longtemps séjourné — ce que traduit la plupart des noms qu'ils se donnent : Gazkene Mânuś, Sinti Piemontesi, Rumungre, Slovensko Roma, Rom Serbiake, etc. Ils se sont nourris du savoir et de l'invention des hommes des terroirs qu'ils traversaient. S'il existe des Tsiganes différents les uns des autres, c'est parce qu'ils ont suivi des itinéraires multiples. La diversité tsigane enseigne que les hommes sont faits de leurs rencontres avec d'autres hommes. Il est arrivé que les Tsiganes enrichissent le patrimoine des populations sédentaires, souvent ils l'ont conservé (tel quel ou en le transformant — aujourd'hui en Hongrie, les folkloristes qui recueillent les récits populaires s'en vont chez les conteurs tsiganes⁵), parfois ils s'en sont emparés. Il est arrivé aussi que les Tsiganes apportent leur talent, leur savoir-faire, leur force (de bon gré ou contraints — aux galères, dans les armées...) aux hommes des terroirs et à leurs gouvernants. Mais l'attachement qu'ils peuvent éprouver pour une terre ne leur est pas compté. Leur présence n'est jamais jugée légitime. Le médecin, l'assureur ou le fonctionnaire, conseiller municipal fraîchement élu dans une commune, qui soutient un arrêté d'expulsion à l'égard d'un « campement de Gitans » ou empêche une famille d'acquérir un terrain ou une maison en exerçant le droit de préemption de la Mairie⁶, a-t-il quelque scrupule en apprenant que ces « nomades » sont présents dans le bourg depuis plusieurs générations, que leurs morts sont enterrés dans le cimetière? Sait-il que ces gens de passage possèdent une connaissance du pays plus fine que la sienne? Et l'idée l'a-t-il effleuré que s'ils reviennent toujours là, c'est peut-être tout simplement parce qu'ils s'y sentent chez eux? Ces gens ne sont pas d'ici. Si le destin tsigane est porteur d'une leçon universelle, la voici : jamais nulle installation n'est définitive.

4. « Signé par les ministres de l'Intérieur à Bucarest, le 24 septembre 1992, l'accord germano-roumain globalise le renvoi de tous les Roumains déboutés du droit d'asile. Même si les Tsiganes ne sont pas explicitement mentionnés, ce sont eux qui sont directement visés », écrit Alain Reyniers, dans *Le Monde diplomatique* de mars 1993.

5. Voir Veronika Görög-Karadi, *Contes d'un Tsigane hongrois, János Berki raconte...*, Paris-Budapest, 1991, éditions du CNRS-Akadémiai Kiadó.

6. Pratique de plus en plus fréquente, notamment dans la région parisienne.

7. L'expression est d'Alain Finkielkraut, rendant compte dans *Le Monde des livres*, de l'ouvrage d'Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*. Il écrit : « ...l'Europe civilisée proclame les droits de l'homme et les refuse concrètement à ceux qui n'ont pas d'Etat, mais rien d'autre que leur humanité à faire valoir. »

Ainsi *Ethnies*, la revue des « Droits de l'homme » et des « Peuples autochtones », consacre-t-elle un numéro à ceux dont le caractère premier est d'être privé d'autochtonie. La terre nourricière, le souvenir de la terre nourricière, la seule richesse qui reste quand des hommes ont été spoliés de tout, l'ultime argument qui permette à une collectivité d'être reconnue, fait défaut aux Tsiganes. Il est caractéristique que le jeune mouvement de revendication politique tsigane, qui œuvre en vue d'une reconnaissance des droits des Rom par les Etats et les institutions internationales s'accompagne, dans le domaine culturel, d'une valorisation de l'origine indienne.

Les voici donc, non pas en marge ni même à côté mais au milieu de nous « sans rien d'autre que leur humanité à faire valoir⁷ », et mettant à l'épreuve en chacune de leur apparition notre capacité à voir en tout homme à la fois un voyageur et un pays.

P.W.